

phères sous le rapport du travail, de l'économie, et de l'ordre, conditions du succès.

Notre avis serait de lui enseigner d'abord tout ce que vous savez vous-même, de lui inculquer le goût du travail parfait, c'est-à-dire tout à fait raisonné, l'amour de l'agriculture. Cela fait vous pourrez envoyer votre enfant apprendre ailleurs, mais je préférerais qu'il restât chez son père le plus possible
E. A. B.

M. Mantha. — Tout est dans le travail, celui qui veut travailler réussit généralement en tout.

Oui pourvu que la tête dirige toujours les bras, et surtout que la tête soit bonne.
E. A. B.

M. Jules Joly. — Votre jeune homme pourrait prendre une terre à ferme.

De grâce, pas de fermage, aux conditions actuelles. Le propriétaire exigerait la moitié de tout et ne fournirait que la terre. Allez donc donner par exemple cent livres de beurre par vache, quand vous en obtenez 200 lbs par année, mais à force de soins ! Et donneriez vous, comme cela, la moitié d'une bonne récolte de grain ? Non, ce serait ruineux. Louez plutôt un morceau de terre, pour un bon nombre d'années, et mettez toute votre intelligence et votre énergie. Le profit en sera pour vous tout seul, et le propriétaire en retirera sa juste part, par le prix du loyer convenu.
E. A. B.

M. Charbonneau. — Nos jeunes gens d'aujourd'hui ne sont pas entrepreneurs en fait d'agriculture !

M. Is. Chartrand. — Quelle est la cause de ce dédain pour l'agriculture chez les jeunes gens ? C'est un mal affreux qui augmente rapidement. Connaissez vous le mal ? et un remède au mal ? Cela peut dépendre de plusieurs causes.

M. le secrétaire. — Une des causes est que les intérêts d'argent sont trop élevés ; un grand nombre de cultivateurs se ruinent à payer des intérêts trop lourds. C'est une des questions que je me propose de soumettre à l'assemblée de nos cercles réunis à l'automne. Si une vingtaine de cercles agricoles se réunissaient pour demander de l'argent à nos gouvernements à 4 pour cent, que d'avantages ne pourrions nous pas tirer de ce moyen, mes amis. Je voudrais pouvoir réunir tous les avantages que la classe agricole pourrait retirer d'une semblable société. J'aurais bon nombre de choses à vous proposer et de haute importance, mais je ne puis pas grand chose.

Bien qu'il soit quelquefois utile pour l'Etat de faire des prêts, afin d'obtenir quelque grand progrès, comme le drainage, l'empiérement des chemins, etc., cependant, règle générale, les gouvernements ne doivent pas se faire prêteurs d'argent. Ils peuvent cependant donner la garantie du pays à certaines formes d'emprunts, par exemple, celles de syndicats agricoles indépendants, organisés spécialement en vue des grandes améliorations comme celles ci-haut mentionnées.
E. A. B.

Plusieurs causent de ce sujet.

Que qu'un. — On s'entend généralement mieux pour payer que pour se protéger.

J'ajouterai qu'il est facile d'emprunter, mais souvent difficile de rencontrer ses emprunts.
E. A. B.

M. Gravel. — En prenant une terre à ferme avec des conditions raisonnables un jeune homme peut réussir.

M. Cloutier. — Je conseillerais plutôt de louer un petit morceau de terre assez près des marchés et augmenter un peu tous les ans.

Cela est beaucoup mieux que les fermages ordinaires.

E. A. B.

M. Joly. — Que votre jeune homme travaille à une besogne quelconque et fasse des épargnes pendant une dizaine d'années, et qu'ensuite, il trouve l'occasion d'acheter une bonne petite terre. Ce sera le moyen le plus sûr. On fait bien profiter ce que l'on a acquis par l'économie.

Oui, mais que ce travail se fasse plutôt dans une branche quelconque de l'agriculture, chez un maître dans son art. On

gagnera, outre ses gages une expérience d'une valeur inappréciable.
E. A. B.

M. Aubry. — C'est par le travail et par l'économie, par la privation même qu'un jeune homme peut prospérer sur une ferme. Si un jeune homme va aux écoles trop longtemps, seraient-elles d'agriculture il perdra souvent au physique ce qu'il gagnera au moral ; l'habitude du travail ardu et pénible, rebutant pour le collégien, affreux même pour l'échappé de nos petites écoles, se perdra avec les forces de ses membres et avec le peu de bien qu'il entendrait dire de la classe agricole, c'en sera fini de celui-là. Règle générale, c'est comme ça. L'agriculture est souvent dépréciée par les cultivateurs mêmes.

Nos écoles d'agriculture sont tenues de faire travailler les élèves huit heures par jour l'été et quatre heures l'hiver, c'est suffisant pour ne pas perdre l'habitude d'un travail manuel ardu. De même dans toutes nos écoles de campagne : Si le cultivateur veut habituer ses enfants à travailler, entre les heures d'école il peut les diriger, avec l'intelligence nécessaire, de manière à leur inculquer le goût du travail ; mais il faut s'en donner la peine et y mettre toute son intelligence. Il faut aussi que l'instituteur de la campagne s'y prête, comme le fait si bien M. Dalaire.
E. A. B.

M. A. Cloutier. — Règle générale, les bons cultivateurs sont formés chez leurs parents, c'est la meilleure école quand elle est bonne. Les habitudes d'économie, du bon sens, du travail incessant, de la propreté, de l'ordre, de la bonne conduite, etc. se paissent à la maison surtout.

Très bien. C'est absolument cela !

E. A. B.

M. Aubry. — (Pour rire) Quant un enfant a été à l'école depuis l'âge de 5 ans jusqu'à l'âge de 20 ans ; pendant 15 ans, il est inserviable ensuite sur une terre !

Cela est peut-être autant la faute des parents que du système d'éducation. Combinez l'étude avec le travail manuel bien compris, et l'agriculture aura tout à y gagner, pourvu que l'intelligence dirige partout.
E. A. B.

M. Cloutier. — Chez le cultivateur, le travail doit précéder ou au moins accompagner l'étude. Avant tout, la pratique. Les théories nous arrivent assez facilement aujourd'hui. Ce qui effraie le plus les jeunes gens, c'est le travail. Et les parents ont trop souvent la faiblesse de leur éviter des fatigues. C'est un bien mauvais service leur rendre. Combien de jeunes gens dissipent follement ce que leurs parents ont amassé à force de privations. Ce sont des jeunes gens qui ont la vie facile. Tout en menageant la santé, les parents doivent réserver leurs biens aux enfants qui ont travaillé avec courage.

Très bien pensé. Malheureusement, trop de parents ne savent pas agir avec cette prudence.
E. A. B.

Sans le travail, tout est perdu.

L'assemblée continue à causer des différentes raisons qui éloignent la jeunesse de l'agriculture, ce que l'on reconnaît être un mal considérable dans notre pays. Quels moyens prendre ?

M. le Président se lève de son siège, et chacun ayant mis le feu sur la pipe, s'éloigne en déplorant le peu d'attachement de la jeunesse pour l'agriculture.
O. E. DALAIRE.

Secrétaire

Voyons un peu la cause de ce grand mal ! Les parents, par le passé, ont-ils suffisamment fait honneur à l'agriculture ? Y ont-ils surtout mis leur intelligence ? N'ont-ils pas plutôt déprécié l'agriculture et le travail qu'elle exige, et cela en présence de leurs enfants ? N'ont-ils pas exigé trop souvent des enfants les tâches les moins attrayantes, et cela sans leur indiquer les bons résultats à attendre ? En un mot ont-ils aimé, honoré et béni l'agriculture, la plus noble et la plus heureuse des occupations ? Voyons ! que ceux qui ont à se plaindre du peu d'attachement de leurs enfants à l'agriculture se demandent s'ils y ont été suffisamment attachés eux-mêmes. S'il en était ainsi par le passé, qu'on y apporte maintenant et au plus tôt le remède.
E. A. BARNARD.

Cercle agricole de Ste-Victoire d'Arthabaska. — Séance d'août 1890. — M. le président D. O. Bourbeau prend le fauteuil. L'assistance est nombreuse. Le secrétaire ouvre la séance par la lecture d'une